

Le piège des différences

Entre le monde arabe et l'occident, le terme « différence » met plus que jamais le feu aux poudres.

FAROUK MARDAM-BEY*

Ces dernières années, on a vu apparaître dans la création littéraire et artistique palestinienne une nouvelle génération : celle des vingt, trente ans. Ils ont un langage complètement différent de celui de leurs aînés. Ce qui est extraordinaire dans cette littérature, c'est que ces gens qui vivent sous l'occupation israélienne, entourés de check-points, de murs, n'écrivent pas une littérature engagée à l'ancienne, mais une littérature où l'individu – homme ou femme – a toute sa place. Par exemple, Adania Shibli, dont le premier roman a été traduit sous le titre *Reflets sur un mur blanc*, appartient à cette génération. Auparavant, quelques-uns seulement écrivaient une littérature aussi « personnelle », à l'exemple d'Hussein Al-Barghouti, qui vient de mourir, et dont le récit autobiographique *Lumière bleue* est devenu un livre culte. Mahmoud Darwich le considère comme le chef-d'œuvre de la prose palestinienne.

1 Traduit de l'arabe par Stéphanie Dujols, éd. Actes Sud, 2004. (NDLR.)

2 Traduit de l'arabe par Marianne Weiss, éd. Actes Sud, 2004. (NDLR.)

L'apport actuel des jeunes cinéastes – notamment des femmes – est aussi remarquable. Il y a deux ans, à la biennale des Cinémas arabes organisée à Paris par l'Institut du monde arabe, plusieurs films réalisés par des femmes avaient été projetés – tous remarquables. Ce dynamisme donne de l'espoir et montre que l'art et la littérature sont des armes redoutables, même quand ils ne parlent pas directement de résistance.

La « différence » est un terme qui pose problème, parce qu'il en est fait un usage extrêmement dangereux – tout comme les termes de « guerre » ou de « dialogue des civilisations ». Toute l'histoire du monde arabe depuis le milieu du XIX^e-siècle est selon moi l'histoire d'une acculturation, mais dans le bon sens du terme: les Arabes font partie du monde moderne, leur salut est dans la modernité et non dans leur passé. Or des mouvements ultranationalistes et intégristes ont donné au mot « différence » le sens d'une altérité absolue par rapport à l'Occidental. Et, sous le couvert de cette notion, s'est

Des mouvements ultranationalistes et intégristes ont donné au mot « différence » le sens d'une altérité absolue par rapport à l'Occidental.

développée une forme de populisme qui sévit depuis plus de trente ans dans le monde arabe. La notion de différence, accaparée par ces mouvements ultranationalistes et intégristes, nous a conduits dans un tout autre sens que l'acculturation précédemment évoquée. On pose que l'Orient est par nature différent de l'Occident, que l'islam est par essence étranger à la culture européenne, et que c'est la religion qui déterminerait notre vie depuis notre naissance jusqu'à notre mort. On va même jusqu'à parler d'une économie, d'une sociologie – et pourquoi pas d'une astronomie ou d'une géologie ! – islamiques. Il faut donc définir avec beaucoup de précision ce que l'on entend par « différence » pour ne pas tomber dans cet essentialisme pervers.

De la même façon, je ne comprends pas ce que l'on veut dire quand on parle de « dialogue des civilisations ». Quand on dit, par exemple, que la Méditerranée est un lieu d'échanges entre les civilisations occidentale et musulmane, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que la civilisation musulmane ? Où est-elle ? A mes yeux, la civilisation musulmane n'existe pas: elle est morte depuis longtemps. Toutes les manifestations qu'on observe de la vie culturelle, sociale, matérielle entre l'Indonésie et l'Afrique noire n'ont rien à voir avec la civilisation musulmane. Ni nos réalisations ni nos dérivés ne peuvent lui être attribués. La civilisation musulmane n'existe plus – ni d'ailleurs les civilisations chinoise et indienne. Il n'y a plus qu'une seule civilisation, qui est certainement la plus belle de l'Histoire de l'humanité, mais en même temps la plus terrible : elle produit une forme de barbarie spécifique – comme les autres civilisations l'ont fait avant elle –, mais sa barbarie, ainsi qu'on l'a vu tout au long du XX^e siècle, est nettement plus affreuse que celles qui l'ont précédée.

Lors des rencontres du Méjan, notre discussion sur les différences s'est

passée de manière très sympathique et conviviale, voire consensuelle, et on peut se demander pourquoi. C'est justement parce qu'il n'y a pas beaucoup de différences entre nous, ou qu'il y a plus de ressemblances que de différences. Nous nous réclamons tous de la même culture: la culture démocratique et pluraliste d'aujourd'hui. Chacun de nous est porteur de deux ou trois cultures, sinon plus, et pas d'une seule. Aucun d'entre nous ne peut se dire purement arabe, purement italien, espagnol ou français. S'il y a des problèmes autour de la Méditerranée, ce n'est pas du fait des gens comme nous, qui justement se ressemblent et ont envie de faire des choses en commun. C'est à cause des personnes qui cultivent la différence – et il faut voir pourquoi elles agissent de la sorte. Il est temps, par conséquent – et quitte à aborder des questions politiques et idéologiques—, de voir pourquoi les choses vont si mal.

Pendant ces rencontres je m'étais d'abord assis, par inadvertance, sur la chaise venant d'Israël, et ensuite sur la chaise syrienne, qui est la « mienne ». Cette dernière n'était pas beaucoup plus confortable, car il n'est pas facile d'être syrien ! Nous Syriens et Arabes, vivons dans une situation dramatique: le monde arabe est malade. Je le dis avec d'autant plus de sincérité que je suis un arabiste fervent, qui ressent donc cette situation de manière particulièrement douloureuse. Nous sommes actuellement pris dans un système infernal, nous sommes enfermés dans un triangle vicieux, et nous ne voyons pas comment en sortir.

Un des sommets de ce triangle est la politique occidentale. Depuis le XIX^e-siècle, c'est une politique « de deux poids, deux mesures », qui trahit les principes proclamés par les gouvernements occidentaux. Le premier à l'avoir perçu était un Algérien, Hamdane Khodja, qui a écrit un livre en 1833, soit trois ans après la conquête française. Il y dénonce cet Occident qui vole au secours de la Grèce au nom de l'indépendance nationale, puis colonise son pays – et cela à quelques années d'intervalle³. La complaisance occidentale à l'égard d'Israël rappelle cette attitude. Il y a un pays, Israël, qui a obtenu des Américains un permis de tuer et qui, pour les Occidentaux – y compris les Européens—, se situe hors du champ d'application du droit international.

L'ensemble des pouvoirs politiques arabes constitue le second pôle de ce triangle. Certains ont été mis en place par les Américains, et ils ont exercé, parfois pendant trente ans, un despotisme sans égal dans le monde: du Golfe arabo-persique à l'océan Atlantique, de la Mauritanie jusqu'au Koweït, on vit sous des régimes absolument insupportables – que les gens, d'ailleurs, ne supportent plus. Les républiques sont devenues héréditaires. Cela a commencé par mon pays, la Syrie, et cela va arriver bientôt en Egypte, puisque le président Moubarak prépare son fils à sa succession. Le président du Yémen y pense lui aussi, et je ne sais pas si Ben Ali a une fille, tel autre un frère cadet ou un neveu qui peuvent faire l'affaire... Khadafi, lui, a déjà placé son fils là où il faut pour assurer sa succession. Donc, après trente ans d'Assad père, on va avoir droit à trente ans d'Assad fils – avec, évidemment, des promesses de réformes qui raviront un moment les Européens et certains Syriens, mais qui ne pourront être tenues tant le système est bloqué.

Le troisième sommet de ce triangle est occupé par les mouvements islam

³ « Je vois la Grèce secourue et constituée solidement après avoir été distraite de l'Empire ottoman. Je vois le peuple belge démembré de la Hollande à cause de quelques différences dans leurs principes politiques et religieux. Je vois tous les peuples libres s'intéresser aux Polonais et au rétablissement de leur nationalité, et je vois aussi le gouvernement anglais immortaliser sa gloire par l'affranchissement des Nègres... Et quand je reviens porter les yeux sur le pays d'Alger, je vois ses malheureux habitants placés sous le joug de l'arbitraire, de l'extermination et de tous les fléaux de la guerre, et toutes ces horreurs commises au nom de la France libre. » (*Le Miroir : aperçu historique et statistique sur la régence d'Alger*, Hamdane Khodja, 1833. Ouvrage disponible depuis 2003 aux éditions Actes Sud). (NDLR.)

istes radicaux, c'est-à-dire ceux qui mêlent le passéisme le plus aberrant à la démagogie populiste et à la violence. Ils se présentent comme des ennemis irréductibles des pouvoirs despotiques, qui, de leur côté, usent de ce prétexte – à l'intérieur et à l'extérieur – pour perdurer. Quant à nous, nous voilà sommés de choisir entre ces deux pôles – ou alors de nous laisser séduire par la propagande des néoconservateurs américains à propos de la prétendue démocratisation du prétendu « Grand Moyen-Orient ». Le régime arabe idéal pour les Etats-Unis est sans aucun doute un mélange de libéralisme économique débridé et d'autoritarisme politique tempéré par une petite dose

Le régime arabe idéal pour les Etats-Unis est sans aucun doute un mélange de libéralisme économique débridé et d'autoritarisme politique tempéré par une petite dose de pluralisme et d'islamisme mou.

de pluralisme et d'islamisme mou.

Prenons maintenant l'exemple de l'Irak. Ce pays a été pendant trente ans gouverné par un clan d'une extraordinaire cruauté. Les Américains l'ont renversé avec la promesse d'instaurer une démocratie modèle, qui avait pour vocation de se répandre dans le reste de la région. Mais, devant le chaos qu'ils ont eux-mêmes provoqué, ils se sont mis à la recherche d'un nouvel homme fort. Et cet homme providentiel – peut-être un peu moins cruel que le précédent, qu'ils ont d'ailleurs longtemps soutenu –, ils l'ont trouvé en la personne d'Iyad Allaoui, l'actuel chef du gouvernement irakien, autrefois baasiste, et donc plus ou moins préparé à remplir ce genre de mission. On nous dit maintenant: « L'Irak a besoin d'un Poutine pour se débarasser de ses Tchétchènes et de ses Ingouches ! » Or, si l'on veut résister à ce nouveau despote, on a le choix entre Muqtada Al-Sadr, c'est-à-dire un mouvement islamiste populiste, et les combattants de Falloujah, qui sont tout sauf des démocrates.

Il faut comprendre que les relations entre le nord et le sud de la Méditerranée ne s'assainiront pas tant que les Arabes ne sortiront pas de ce piège. Mais pour en sortir, et dans l'état actuel des relations internationales, il ne suffit pas qu'ils soient conscients de ce qui leur arrive, même si c'est la condition primordiale. Il faut aussi que l'Europe leur tende la main. Comme la tendance générale dans le monde arabe est au pessimisme, je me demande si elle le veut – et si elle le peut...

* Les textes pour lesquels le nom de l'auteur est suivi d'un astérisque sont les retranscriptions des interventions aux Rencontres du Méjan. Ces retranscriptions ont été revues et corrigées par leur auteur.